

Romain Rolland et Stefan Zweig

Correspondance 1910-1919

Siegrun Barat

Édition établie par Jean-Yves Brancy,
traduction des lettres allemandes par Siegrun Barat.
Ed. Albin Michel, Paris, mars 2014.

Vous vous souvenez peut-être de nos articles parus dans les *Cahiers de Brèves*, le premier datant de décembre 2009¹, évoquant la difficile et laborieuse tâche que nous avons alors mise en route d'un commun accord : saisir, annoter et traduire la correspondance manuscrite de Romain Rolland et Stefan Zweig, sans nous être assurés préalablement du concours d'un éditeur. Nous espérons, sans doute secrètement, qu'il allait nous tomber du ciel. Et bien, c'est chose faite, même s'il ne nous est pas vraiment tombé du ciel, et que l'affaire a pris du temps. Le premier volume de la correspondance, prévue en trois volumes, subventionnée par la Fondation de la Poste, vient de paraître chez Albin Michel. *Ende gut, alles gut*, dit-on en allemand, et miracle, la traduction presque littérale de l'adage : *tout est bien qui finit bien*, tombe à point, contrairement à certaines tournures ambiguës des lettres de Zweig.

La correspondance Rolland - Zweig nous a paru tellement capitale pour la compréhension des relations franco-allemandes et autrichiennes que nous n'avons pas hésité à nous engager dans une entreprise aussi risquée. L'échange commence en 1910 par une lettre de Zweig. Celui-ci a lu, par hasard, un volume de *Jean-Christophe*. L'ouvrage lui a plu ; il a souhaité connaître l'auteur, et lui a écrit. Trente ans plus tard, c'est également Zweig, auteur de la dernière lettre, qui mettra un terme à cet échange. On est en mars 1940, au début de la Deuxième Guerre mondiale, et Zweig, qui séjourne à Paris – séjour qui précède son départ pour l'Amérique – dit regretter de ne pouvoir rendre visite à l'ami qui se trouve à Vézelay, en zone occupée. A cette lettre, Rolland ne répondra pas. Ainsi entre ces deux missives, ce sont trois décennies qui s'écoulent, décennies lourdes en événements de toutes sortes, mais surtout tragiques – pour Zweig, nous le savons aujourd'hui, le pire est à venir.

L'ensemble de la correspondance se compose de plus de mille lettres, dont cent trois lettres de Zweig

rédigées en allemand – il écrit habituellement en français, langue qu'il maîtrise bien. La raison en est toute simple : de 1914 à 1917, Zweig, qui est mobilisé aux archives militaires de Vienne, est contraint, pour raisons de censure, d'utiliser sa langue maternelle. Plus tard, il prendra l'habitude d'y recourir, soit parce qu'il manque de temps, soit parce qu'il souhaite exprimer des pensées qui lui paraissent difficiles à rendre dans une langue étrangère.

En 1968, une première tentative de publier une partie de ces lettres (à peu près 5 000 lignes), entreprise par le professeur yougoslave Dragoljub Dragan Nedeljković aux Editions Klincksiek à Paris, s'est soldée par un échec parce que faite sans l'autorisation de l'ayant droit. Mme Marie Romain Rolland s'y est opposée en saisissant la justice, qui, après de multiples péripéties, lui a donné raison.

En 1987, une excellente et exhaustive édition allemande de la correspondance (dirigée par le professeur Gerd Schewe) a vu le jour en ex-RDA, dans le cadre d'un vaste programme destiné à faire connaître l'œuvre de Romain Rolland – lequel, parce qu'il avait cru au début du siècle en la révolution bolchévique, se prêtait à une exploitation à des fins de propagande. Dans cette même perspective, le *Journal de Guerre 1914-1918* fut publié en 1963, précédé cependant d'une première publication en RFA en 1955, trois années seulement après l'édition française chez Albin Michel. Ironie du sort, l'édition de la correspondance Zweig-Roland intervint à peine deux ans avant la chute du mur, qui sonnait le glas du bloc communiste dans cette partie du monde. Le copyright de cette correspondance, accordé pour le texte en langue allemande à l'éditeur étatisé Rütten & Loening, revint du coup, et après la réunification de l'Allemagne, à l'éditeur Aufbau-Verlag, qui jusqu'à présent, à ma connaissance, ne l'a pas rééditée. Une nouvelle tentative de publication de la correspondance en France fut envisagée par le professeur Roger Dadoun et Suzan Gundermann dans les années 80 avec l'accord de Jean-Luc Pinard-Legrès, lui-même traducteur de Stefan Zweig, pour Albin Michel. Mais suite au décès de ce dernier, le projet fut abandonné.

1. Siegrun Barat, « Romain Rolland et Stefan Zweig - Une amitié à l'épreuve des guerres » - *Cahiers de Brèves* - décembre 2009.

Depuis, quelques lettres isolées de la correspondance firent leur apparition ici et là, dans des choix de lettres de l'un ou l'autre des deux écrivains, ou encore sous forme de résumés dans leurs *Journaux* respectifs. L'édition, dont le premier volume vient de paraître, sera la première en langue française si l'on tient compte de l'ensemble des lettres. Dans ce volume, qui couvre la période de 1910 à 1919, la guerre de 14-18 est évidemment omniprésente, et donne assurément à l'ouvrage un relief particulier en cette année commémorant le centenaire de la Grande Guerre.

Dans ce contexte d'un conflit qui partageait le monde de manière inexpiable en amis et ennemis, il est d'autant plus remarquable que nos deux écrivains qui, dès le départ, se sont reconnus « frères d'âme » (et non d'armes), parviennent, au fil des lettres, à approfondir leurs liens d'amitié et à échanger des points de vue souvent identiques, lors même que les informations dont ils disposent sont divergentes. Mais ce refus de se laisser embrigader dans une logique de guerre aura pour eux-mêmes de lourdes conséquences, en particulier lorsque Rolland publiera en septembre 1914 son célèbre article *Au-dessus de la mêlée*. Parce qu'il avait élu domicile en Suisse on le traita de « planqué », et le fait qu'il ait été déclaré inapte au service pour raison de santé et vu son âge (il a 48 ans), ne le dédouanera pas mais, au contraire, aggravera son cas.

En toute logique, la correspondance des deux hommes aurait dû s'interrompre en cette funeste année 1914, comme ce fut le cas, par exemple, pour l'échange de lettres entre Romain Rolland et la jeune allemande Elsa Wolff – échange qui ne reprendra qu'en 1916, le temps pour Rolland de faire remarquer que « la guerre a été une grande épreuve morale pour nous tous ». « Il m'a semblé », explique-t-il, « qu'elle nous avait, vous et moi, séparés »². Il relève cependant que pour d'autres, c'est le contraire qui s'est produit, l'exemple le plus flagrant étant son rapprochement, en pleine guerre, de Zweig. C'est à peine si leur correspondance se ralentit. Et Romain Rolland, désireux depuis toujours de tout savoir et de tout connaître, ne tarde pas à attribuer une valeur symbolique aux événements. En 1936, dans son introduction aux *Compagnons de Route*, il dira au sujet de cette époque : « Il n'y avait que les aveugles volontaires pour ne pas lire le Mane Thekel », concluant : « l'histoire jugera ». Cette conviction lui servira en quelque sorte d'armure contre les attaques et trahisons qui ne tarderont pas à venir. Il continuera à envoyer à Zweig régulièrement les informations dont il dispose, pour réciproquement accueillir les siennes, et les intégrer dans son œuvre de fiction en gestation, en l'occurrence *L'Âme Enchantée*. Et au fil des lettres, on s'apercevra que la guerre deviendra peu à peu, et pas seulement symboliquement, une sorte d'atelier d'apprentissage, atelier dans lequel Zweig attribue le rôle de maître à Rolland, de quinze années son aîné. Quand des désaccords entre eux sur-

gissent, ils peuvent être surmontés aisément grâce à leur volonté d'être sincères l'un envers l'autre. Parfois leur dialogue prend la forme d'un rite d'initiation, initiation à une opposition qui se veut sereine. Au début des hostilités, tout en n'envisageant à aucun moment de rester à l'écart des événements, Zweig avait déclaré vouloir refuser de prendre les armes, si jamais on le déclarait apte au service sur le front – ce qu'il continuera à craindre durant toute la guerre. Rolland n'avait alors exprimé aucune objection. Mais lorsqu'en juillet 1918, dans un article paru dans la *Friedenswarte*, journal pacifiste, Zweig prêchera la désobéissance civile en guise d'arme contre la guerre, Rolland qualifiera cette attitude de *défaitisme*, à l'instar de l'air du temps. La position d'objecteur de conscience, telle que nous la concevons aujourd'hui, et que Zweig avait sans doute en tête, ne recueille pas son assentiment, alors que quelques années plus tard, il adhérera à la conception de l'opposition non-violente de Gandhi. En cet été 1918, il n'y voit que manque de courage et tentative de se dérober à la guerre. Dans sa lettre ouverte *An die Freunde im Fremdland* (« Aux amis en pays étrangers ») paru le 19/09/1914 dans le *Berliner Tageblatt*, c'était Zweig qui avait affiché sa solidarité avec ses compatriotes et son pays, en disant publiquement « adieu aux amis d'ailleurs » – contrairement à Rolland, qui se déclarait solidaire de tous. Que ce dernier néanmoins ne veuille pas suivre Zweig dans la désobéissance civile montre la complexité de la question. Hannah Arendt, confrontée après la Deuxième Guerre mondiale à ce même dilemme, pressée par son entourage de se montrer solidaire de la communauté juive, déclarera : « Je ne peux aimer que des hommes, pas des peuples ». Mais il s'agissait là d'une prise de position intellectuelle exposée dans ses articles du *New Yorker* – la guerre étant alors terminée. Rolland et Zweig sont, eux, dans la guerre. Leurs lieux de travail, Croix Rouge et Archives Militaires, sont à la fois champ d'observation et zone d'influence à partir desquels ils cherchent à s'opposer aux forces du pouvoir, à la haine et à l'esprit revanchard. Et pour pouvoir prétendre à ce rôle d'arbitre qu'ils se sont arrogés, ils exigent d'eux-mêmes une totale exemplarité. Zweig exprimera le souhait que leur amitié à tous deux puisse servir de modèle à une amitié entre les peuples. Rolland, dans une lettre du 12/11/1914, abondera dans le même sens : « On n'agit pas sur le monde par des raisonnements, on agit par des exemples ».

N'est-il pas utopique, pourrait-on objecter, de penser que cela puisse suffire à changer le monde ? Mais l'utopie ne fait-elle pas nécessairement partie de tout changement ? Car c'est bien un changement radical qui est visé, même si l'on doit admettre que les deux hommes cherchent seulement à influencer, et non pas à renverser. Wolfgang Klein, dans la préface de l'édition est-allemande, les qualifie d'idéalistes utopiques, tout en admettant que leur pensée contient aussi des

2. Fräulein Elsa *Cahiers Romain Rolland* n°14, Albin Michel, Paris 1964.

éléments révolutionnaires. Mais, conclut-il, aussi critiques soient-ils, ils ne se situent jamais, eux-mêmes, en dehors de leur cadre de bourgeois aisés.

Et pourtant, les réflexions des deux écrivains tournent rarement autour de leur propre bien-être mais concernent l'humanité en général. Dans cette perspective universaliste, leur œuvre en prose tient une place considérable, mais le théâtre n'en joue pas moins un rôle déterminant. Rolland croit en son pouvoir médiatique, et Zweig l'y encourage constamment en déployant de multiples efforts pour lui trouver théâtres et publics dans les pays germanophones, même pendant la guerre. Et tout en participant ainsi à sa renommée, il veille aussi à ce que l'on ne fasse pas mauvais usage des textes – c'est chez lui une crainte permanente. Le théâtre peut, avec une relative facilité, déjouer la censure en transposant l'action dans d'autres lieux et d'autres temps. Aussi n'est-il pas étonnant que Zweig, dont l'œuvre est essentiellement en prose, en vienne à choisir d'exprimer la quintessence de son vécu de la guerre dans et par une pièce de théâtre, – ce sera *Jérémie*. Participant aux Archives Militaires à la décoration posthume des soldats morts pour la patrie (Heldenfrisierung), il vit mal une pareille situation. Ses lettres à Rolland le disent, à mots couverts – et pour cause. Il situera donc la pièce, qu'il écrira pour *sauver son âme*, dans un lointain passé, au moment de la chute de Jérusalem au VI^e siècle avant l'ère chrétienne. Jérémie, le prophète, défenseur de la paix, et détesté à cause de ses sombres prévisions, est seul au milieu des siens tout comme Zweig aux Archives. Par chance, cette pièce lui permettra début 1917 de prendre réellement ses distances par rapport à son pays en guerre. Il obtiendra l'autorisation d'assister à la création de *Jérémie* à Zurich. Et de fait, il ne reviendra plus en Autriche avant la fin de la guerre. En Suisse il sera libre de fréquenter « ses frères d'âmes » : Hermann Hesse, Frans Masereel, Pierre Jean Jouve, Charles Baudouin, l'ami et traducteur de *Jérémie*, et surtout Romain Rolland. Tous se sont exilés pour des raisons à la fois semblables et diverses. Dans une lettre à Zweig du 18 février 1916, Rolland s'explique : « Je suis toujours en route. Mon corps fût-il paralysé, je ne ferai point halte. Quand on m'enterrera, que ce soit avec mon bâton ! Et puisse-t-il fleurir comme celui de Tannhäuser ! » Il faut se souvenir que Tannhäuser, après de longues années d'errances, demandera pardon au pape pour ses péchés. Celui-ci lui répondra que cela lui était aussi

impossible que de faire fleurir son bâton de pèlerin ; et pourtant, au moment où Tannhäuser meurt, ce bâton se met à bourgeonner. Preuve tangible d'une justice supérieure à celle du pape, et en laquelle Rolland croit. Cette-fois-ci, Zweig, qui d'ordinaire est sceptique, abonde dans le même sens. A la fin de la pièce, lorsque Jérémie, vaincu parmi les vaincus, quitte la ville détruite, il entend chanter : « ... un cep verdit du bâton de pèlerin... »³ C'est un exemple magnifique d'inter-textualité, une trace réelle de l'influence que les deux écrivains exerçaient l'un sur l'autre, et dont on trouve d'autres exemples dans *L'Âme Enchantée*.

Vu la multiplication des foyers de guerre dans le monde, les textes et réflexions de nos deux écrivains sur leur expérience de la guerre ne sont-ils pas de la plus grande actualité ? Ni *Jérémie* ni *L'Âme Enchantée* ne sont connus du grand public – et pour cause, ils ne sont pas réédités. Zweig jouit pourtant d'une grande renommée dans nombre de pays, dont la France. On lui reproche souvent un manque de rigueur et de style, critique que l'on adresse aussi à Romain Rolland. Ni l'un, ni l'autre n'auraient été sensibles, croyons nous, à pareil reproche. Ils estimaient, en effet, écrire pour tous. Rolland dit expressément vouloir en écrivant « nourrir de son cœur » – une écriture au service de l'homme, à l'opposé de l'art pour l'art. Quant à Zweig, il ne cesse de répéter que la qualité littéraire lui importe peu, et qu'il désire écrire « une œuvre qui soit du pain ».

En l'espace de deux mois, deux films grand public sont sortis sur nos écrans, qui se réfèrent à Zweig. Pour l'un, américain, le metteur en scène déclare expressément s'être inspiré de la personne de Zweig. L'autre film est une adaptation française d'une nouvelle de Zweig, dont l'action se situe entre 1912 et 1919. Il est bon de rappeler que Zweig est un écrivain qui a connu le succès dès son plus jeune âge, et que sa renommée est constante. Si l'on prolonge la métaphore du bâton de pèlerin, il serait sans doute possible de parler de nouvelle *floraison*. En témoignent entre autres l'édition d'inédits de Zweig, la réédition de textes de Rolland *Au-dessus de la mêlée*, *Empédocle* et *L'Eclair de Spinoza* ...

mai 2014

Siegrun Barat est diplômée des Universités de Cologne et Paris III.

3. Stefan Zweig, *Jérémie*; p.344, Editions Rieder, Paris, 1929.

Romain Rolland et Stefan Zweig - Correspondance 1910-1919

Revue de presse

La Libre Belgique 13/03/2014 (Zweig et Rolland, *les amis de trente ans* par Eric de Bellefroid)

... Le premier volume de cette correspondance qui voit enfin le jour (édition établie par l'historien Jean-Yves Brancy et traduction des lettres allemandes par Siegrun Barat) en France, recèle, on le devine, un gisement de renseignements et de précisions utiles sur tous les aspects de la vie politique, intellectuelle et culturelle qui marque le pivot de ce début de XXe siècle, représentant à l'évidence un considérable événement littéraire...

La Quinzaine Littéraire n°1105. 16/05/2014 (*L'Europe contre les Etats* par Thiphaine Samoyault)

... Leur langue pétrie d'humanisme peut apparaître comme très lointaine. Les valeurs y sont universelles et la raison humaine y est en même temps une foi et un idéal. [...] Dans le contexte de la guerre, cette langue reste forte car elle témoigne d'une résistance profonde à l'oppression exercée par les États, dont la guerre est une modalité parmi d'autres. En décembre 1918, Zweig dit encore sa détestation de la « *terreur réglementée* » ; il rêve d'une union des prolétaires qui se fasse « *au-dessus des États* », « *une union sacrée des ouvriers – mais pas une dictature nationale !* »

Surtout, leur conviction profonde que la pensée, la littérature, la musique peuvent, si elles sont comprises, sauver de la barbarie, est émouvante. Tout en n'étant pas aussi internationaliste que Rolland, Zweig croit à la *Weltliteratur* goethéenne et pense qu'une réunion des grands intellectuels européens à Genève serait utile à la paix. Dès la fin de 1914, il propose la création par eux deux d'une revue, *Réconciliation, Die Versöhnung*, pour faire disparaître la haine entre les peuples. En 1919, il crée la *Bibliotheca mundi*, édition internationale de tous les chefs-d'œuvre de toutes les langues, avec le texte « en regard ». Toute l'histoire du XXe siècle prouve que leur espérance était vaine, mais on mesure à les lire ce qu'on a perdu en perdant leur espoir et l'assise de leur idéal européen. On voit aussi à quel point la langue a changé : les ruptures opérées par la Shoah et par la décolonisation ont effacé du français toute la dimension émotive du discours de l'universel.

Le plus troublant est la conscience qu'ils ont de porter un monde à venir et pourtant en train d'être détruit. Ils se battent comme des forcenés pour faire advenir une histoire dont ils savent en même temps qu'elle est un champ de ruines. Rolland : « *Qu'advient-il de moi, après cette guerre ? Peut-être qu'il n'y*

aura plus de place, pendant quelques années en France et en Allemagne, pour des gens comme nous ? » Et, de manière encore plus dramatique, Zweig écrit au printemps 1915 : « *La tragédie juive ne fera que commencer avec la paix. Je ne puis vous en dire davantage mais je vous demande de me faire confiance, croyez moi quand je vous dis que cette tragédie ne fait que commencer, qu'elle est loin d'être terminée.* » Son suicide comme la mort de l'idée d'Europe telle que Romain Rolland et lui voulaient encore la voir se construire se pressentent ensemble lorsqu'on lit ces lettres un siècle après...

La Croix 17/4/2014 (*Deux Européens* par Bruno Frappat)

... Passionnante et vibrante lecture que cet échange épistolaire. L'on sent monter les périls et, une fois ceux-ci survenus, les deux écrivains s'efforcent de garder au cœur l'idée d'un autre monde possible. Malgré le déchaînement des violences, malgré les mensonges des propagandes et des « *sales journaux* » de l'époque, malgré le militarisme qui égare les esprits. Malgré aussi le mépris pour ce qu'on appelait alors le « *défaitisme* » des pacifistes qui, comme Rolland, refusaient de toutes leurs fibres de s'associer intellectuellement au carburant des haines. Malgré aussi leurs désaccords.

Durant la première année de la guerre, Zweig défend le comportement des troupes allemandes. Il affirme à Rolland que le bombardement de Louvain et le sort de la Belgique ne furent pas aussi épouvantables que les décrivent les récits de la France sur les « *atrocités allemandes* ». Il coupera toute relation avec le poète belge Emile Verhaeren, qu'il avait fait connaître en Allemagne, quand celui-ci, dans un poème, écrira sur les horreurs prêtées à l'occupant : « *Croit-il réellement que les soldats allemands emportent dans leurs lourdes besaces des pieds d'enfants tranchés ?* ». Rolland réplique en s'étouffant d'indignation au sujet des bombardements de la cathédrale de Reims et il aura ce mot adressé au peuple allemand : « *Êtes-vous les petits-fils de Goethe ou les petits-fils d'Attila ?* »...

Et aussi,

Livre Hebdo du 28/02/2014 (*L'impitoyable histoire* par Laurent Lemire)

Le Figaro du 19/03/2014 (*Un monde instable et inconsistant* par Thierry Clermont)

Télérama du 20/03/2014 (*Correspondance* par Sophie Bourdais)

L'Express du 27/03/2014 (*Un dialogue fraternel* par Bertrand Dermoncourt)...